

Le handicap en ville, un parcours semé d'embûches

Angélique, Marie-France et Aïko sont en situation de handicap. Les Jeux paralympiques n'ont pas focalisé leur intérêt, tant leur quotidien est jonché d'épreuves et de sauts d'obstacles. Même pour aller acheter le pain

Dossier réalisé par Isabelle Castéra



Aïko, 36 ans, roule dans une rue pavée de Bordeaux. Son fauteuil tressaute, ses roues s'affolent, sa voix vibronne. En plus, il pleut, le fauteuil menace de faire une embardée. Juste derrière, Marie-France, 72 ans, serre fort les poignées de son fauteuil électrique. « Vous connaissez le syndrome des bébés secourés ? Il se passe exactement la même chose avec notre cerveau quand on roule sur les pavés de Bordeaux ! » Angélique, 27 ans, vient de piquer une grosse colère, elle a essayé d'entrer dans le bureau d'une mutuelle de santé, avec son fauteuil roulant. Sans jamais y parvenir. « Ah ben ouï, ils ont un petit plan incliné à l'entrée, mais la porte ouvre du mauvais côté, ça ne sert à rien. En plus, mes roues glissent sur le plan, qui visiblement est hors norme. Voilà à quoi on se heurte, toute la journée, des intentions, de là-peu-près, ou rien du tout. Pour tant, il faut bien que l'on vive... » Dans le bureau de la mutuelle, en plein centre de Bordeaux, personne n'a bougé. La colère d'Angélique les a sans doute tous ébranlés. Handicapée moteur depuis la naissance, elle a passé son permis de conduire et étudié pour devenir as-

istante sociale. Angélique, en plus de sa paralysie partielle, souffre de troubles de l'orientation et de quelques problèmes cognitifs. Au jour le jour, ces handicaps la contraignent à organiser en amont tous ses déplacements, la moindre de ses actions. Forcément, dans un monde organisé pour les gens debout, elle se cogne tout le temps. « Je n'ai pour l'instant pas les moyens de financer les équipements de ma future automobile (1), je prends les transports en commun, enrage-t-elle. Et il y a toujours un os. Au mois de juillet, je suis restée plantée en pleine canicule, trois quarts d'heure à un arrêt de bus. Tous ceux qui s'arrêtaient étaient en panne de rampe. Dans le tram, la place prévue pour les handicapés est souvent prise par les vélos ou les poussettes. On se pose où on peut, on gêne tout le monde... »

Certains quartiers interdits - Aïko, quelques tatouages et autant de piercings, a été diagnostiqué à l'âge de 27 ans. Sclérose en plaques. « Ne vous inquiétez pas, vous êtes jeune, ça évolue lentement », lui ont dit les neurologues. Il s'en souvient bien. La science n'étant pas exacte, il a dû se résigner au fauteuil électrique, à 30 ans seulement. « Je l'ai voulu léger, pliable, adaptable. Dans mon malheur, j'ai un peu de chance, je travaille sur le web, assis. » Aïko, Marie-France, qui fut infirmière, avant de contracter une maladie génétique qui l'a immobilisée, et Angélique, ont dépassé le stade de l'auto-apitoiement pour se reconnaître autour d'une même émotion : ils enragent. « Vous savez que la loi oblige les lieux qui accueillent du public à être accessibles aux handicapés ?, questionne Marie-France. Dans certaines rues piétonnes de Bordeaux, il nous est impossible d'entrer dans les boutiques. Toutes ont une ou deux marches. J'ai de la chance, j'ai un boucher formidable dans mon quartier Saint-Augustin : comme je ne peux pas entrer dans son magasin, c'est lui qui sort pour me présenter sa viande. Ce geste me touche, je me sens considérée à nouveau. » Angélique enchaîne les motifs de grogne durant son parcours urbain en centre-ville : « Les vélos posés sur le trottoir, les trottinettes, les voi-



« J'ai besoin de légèreté, ma charge mentale pèse une tonne »

tures mal garées, les potbelles pas rentrées... Les gens ne se rendent pas compte que ces obstacles nous posent des problèmes de mobilité, nous font perdre beaucoup de temps, nous mettent en danger. On est obligé de rouler sur la chaussée, et là, on entend le grognement des moteurs derrière, les gens qui s'impatientent... » La traversée de la place Jean-Moulin aux pavés chaotiques est quasi impossible, idem pour la place de la Bourse, avec sa fontaine des Trois Grâces, si majestueuse... et si impraticable en fauteuil roulant. « Certains quartiers de la ville nous sont interdits, admet-

Aïko. Nous n'y sommes pas les bienvenus, parce qu'ils sont inadaptés, le Vieux Bordeaux notamment, avec ses minuscules trottoirs, ses pavés anciens... »

« Peut mieux faire »

Depuis quinze jours, les Jeux paralympiques sont à l'origine d'une méditation louable et positive sur la condition des personnes en situation de handicap. Des médailles et des portraits émouvants de « super-héros », comme les qualifiait Teddy Riner, qui laissent nos trois héros du quotidien indifférents. « "L'effet JO", franchement, je ne sais pas de quoi il s'agit, commente Aïko. Ce que je vois, c'est une espèce d'hypocrisie. Quand Londres a accueilli les Jeux paralympiques, la ville est devenue 100 % accessible. Paris est la pire ville en matière d'accessibilité, un seul métro sur 14 ! » Angélique ren-

chêrte : « J'ai toujours été sportive, j'aime le sport et je suis les JO. En ce qui me concerne, j'ai pratiqué du basket, mais le fauteuil handisport n'étant pas remboursé, j'ai cherché un club pour le financer. Sans le trouver. Pas de sport pour moi. » Quant à Marie-France, elle pouffe : « On fait semblant de mettre le handicap en lumière, ça va retomber comme un soufflet. » De l'attention. Être considéré comme des gens normaux, « et non comme des sous-humains, des humains avec moins de valeur », c'est ce qu'ils demandent. Autour d'un café pris sur une terrasse abritée, tous trois reconnaissent « des efforts », « des progrès » en termes d'accessibilité, mais encore beaucoup d'oubllis. « Bordeaux est la moins pire des cinq villes dans lesquelles j'ai vécu, admet Aïko, la pire, c'est Lyon. Les toilettes publiques au centre-ville de Bordeaux sont

toutes accessibles aux handicapés, les transports aussi, bus et tram malgré les punaises, les administrations ont progressé aussi. Mais parfois, pour acheter son pain, il faut attendre en dehors de la boulangerie. » « J'ai envie qu'on me considère comme un citoyen ordinaire, et que je puisse enfin vivre ma vie comme si mon handicap n'existait pas. J'ai besoin de légèreté, ma charge mentale pèse une tonne », déplore Angélique. Et Marie-France, que son boucher sympa sert sur le trottoir, rappelle que l'allocation aux adultes handicapés de 1 016 euros reste « en deçà du seuil de pauvreté ».

(1) Angélique Bonifaccin a ouvert une cognote Leetchi pour aider à financer les équipements pour personnes handicapées de sa voiture. Le lien : <https://www.leetchi.com/fr/une-voiture-adaptee-pour-angel-et-sa-nomme-ivie-1546612>

Angélique, Aïko et Marie-France dans la galerie dans les rues du centre-ville de Bordeaux. G. BILAL/ALBERONAU/ISO